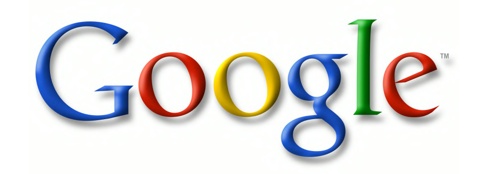
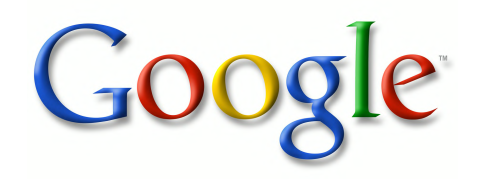
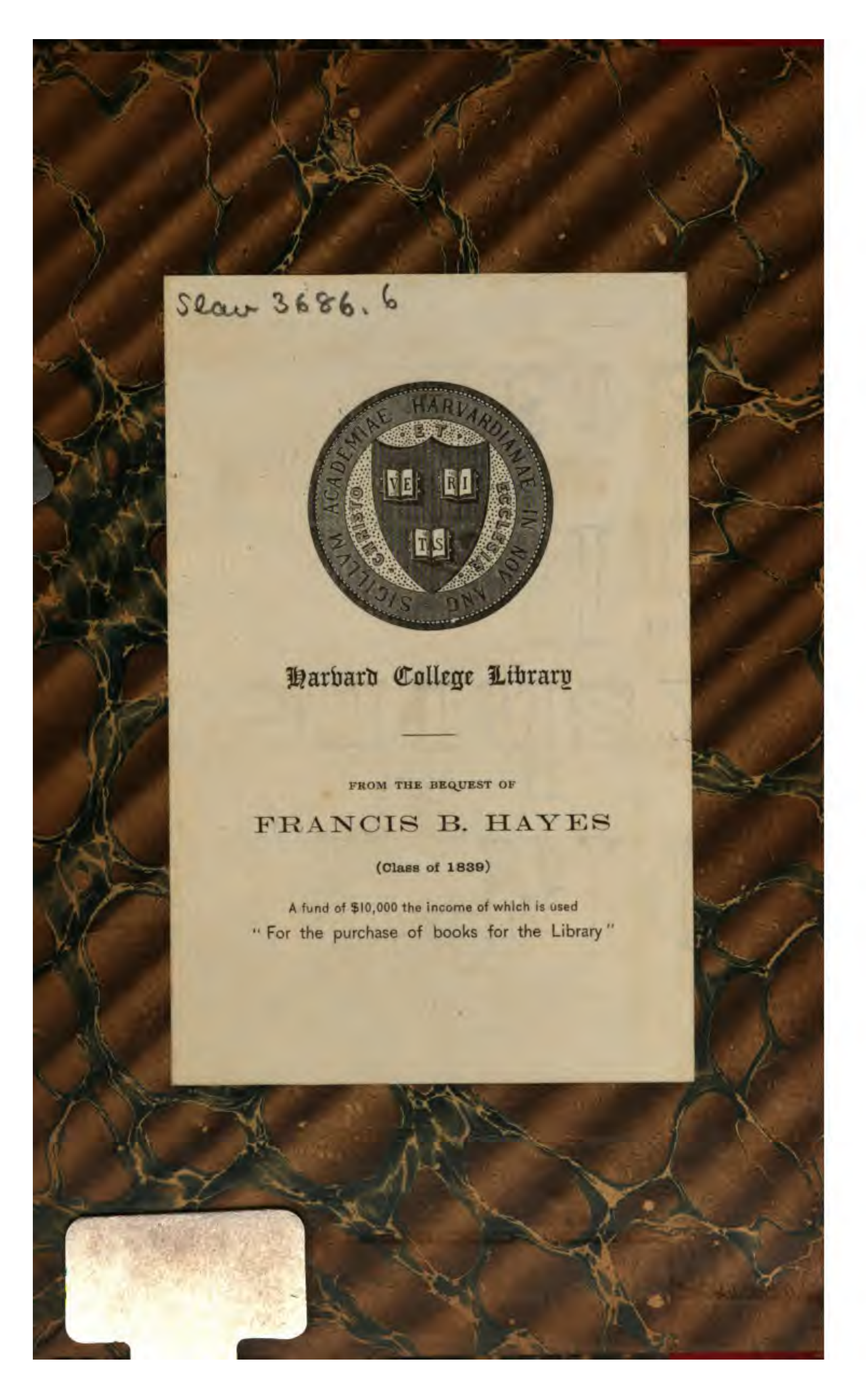
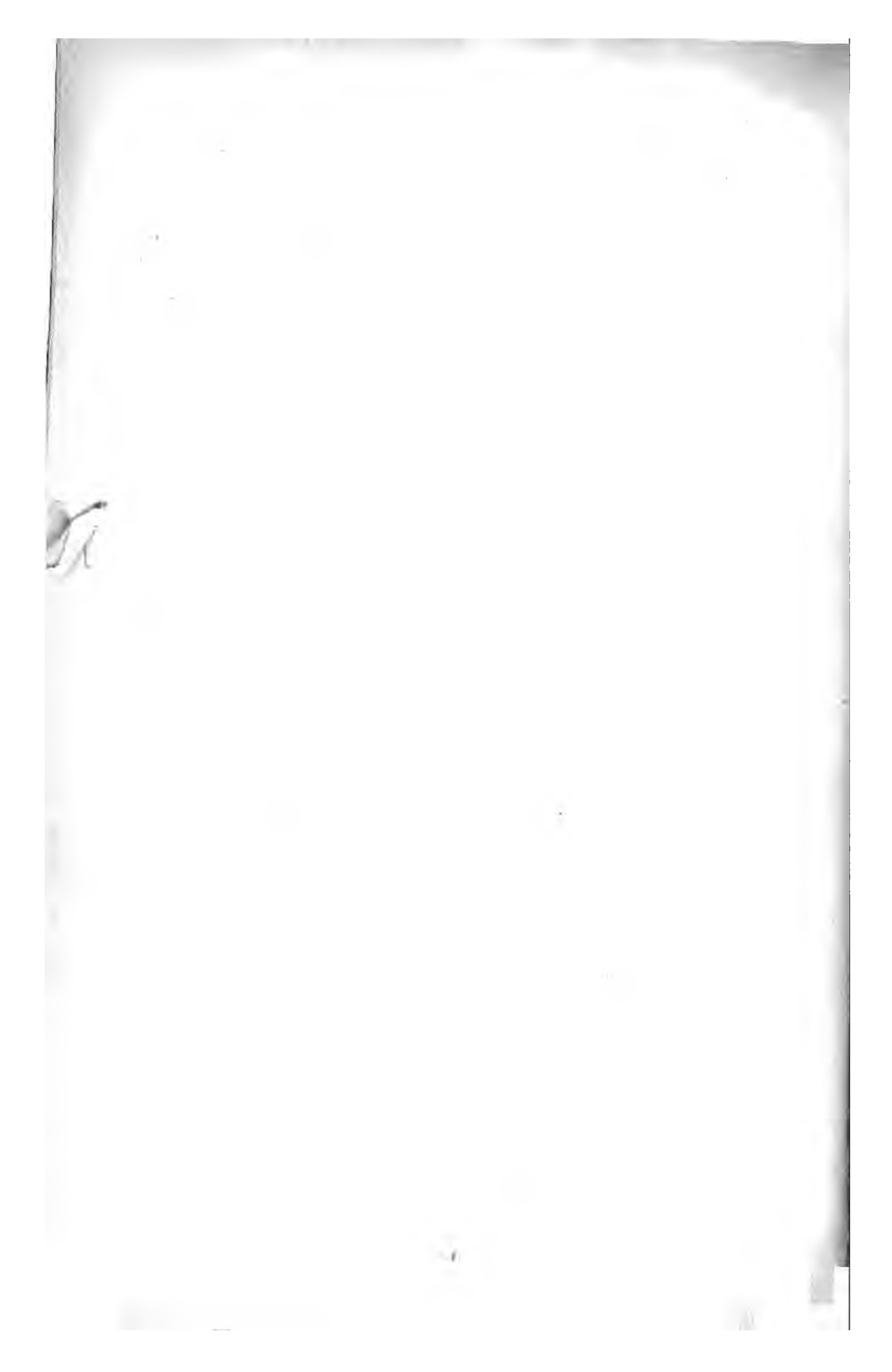



Google



Slav 3686.6
HARVARDIANAE IN NOV ANG
ACADEMIAE
SIGILLVM
VE RI TS
CHRISTO ET ECCLESIAE





LA RUSSIE

ET

L'INVASION DE L'INDE

PAR

Pierre LEHAUTCOURT



PARIS
11, Place St-André-des-Arts, 11

LIMOGES
46, Nouvelle route d'Aixe, 46

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES
Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Editeur.

1892

Librairie militaire Henri Charles-Lavauzelle

Paris, 11, place Saint-André-des-Arts.

LES MANŒUVRES D'AUTOMNE. Ce qu'elles sont; ce qu'elles devraient être. — Volume in-8° de 64 pages........ 2 »

L'ARMÉE ET LA PLOUTOCRATIE, par le capitaine Nemo. Réponse à l'article de la *Revue des Deux-Mondes,* intitulé l'*Armée et la Démocratie.* — Brochure in-8°........ 1 »

LA FRANCE EST PRÊTE ! en réponse à l'ouvrage : *Pourquoi la France n'est pas prête?* — Brochure in-8°........ 2 »

LA PROCHAINE GUERRE FRANCO-ALLEMANDE, réponse au colonel Kœtschau, par un zouave en activité de service. — Brochure in-8° de 38 pages... 1 »

L'EUROPE ACTUELLE ET LA PROCHAINE GUERRE (P. Ruggeri), traduit de l'italien par J. Poggi, sous-lieutenant au 14e de ligne (unique traduction française autorisée). — Vol. in-18 de 252 pages, br........ 3 50

L'ALLIANCE RUSSE, réponse à M. le colonel Stoffel, par le colonel Villot.— Brochure in-8° de 72 pages........ 1 50

LA GUERRE, L'EUROPE ET LES COALITIONS, ouvrage accompagné d'une carte hors texte. — Brochure in-8° de 72 pages........ 1 25

Les Batailles imaginaires. — LA BATAILLE DE LONDRES EN 188..., par A. Garçon. — Brochure in-8° de 48 pages........ 1 25

Les Batailles imaginaires. — LE COMBAT NAVAL DE PORT-SAID EN 1886, entre les flottes alliées de France et de Turquie contre celle d'Angleterre, par A. Garçon. — Brochure in-8° de 128 pages........ 2 50

COMMENT LA FRANCE CONQUIT L'ANGLETERRE EN 1888. Récit des batailles et combats divers qui amenèrent cette conquête, d'après l'allemand de Spiridion de Gopcevic, par H. Buchard, lieutenant de vaisseau. — Brochure in-8° de 84 pages........ 2 »

La triple alliance en Europe. — L'AUTRICHE-HONGRIE DANS LA PROCHAINE GUERRE. — Brochure in-8° de 88 pages........ 1 50

SOUVENIRS DE SAINT-MAIXENT. par Ch. des Ecorres, illustrés de nombreuses gravures dans le texte et hors texte, de Baïonnette et Astier. — Volume in-18 de 256 pages........ 3 50

SOUVENIRS DE SAINT-CYR. *Esquisse de la vie militaire en France,* par A. Teller, 1re année. — Volume in-18 de 252 pages........ 3 »
2e année, avec de magnifiques gravures dans le texte. — Volume in-18 de 288 pages........ 3 50

PÉCHÉS D'ÉCOLE. *Carnet d'un artilleur,* par Etoupille. — Volume in-18 de 226 pages........ 3 50

EN BATTERIE ! *Carnet d'un artilleur,* par le même. — Volume in-18 de 252 pages........ 3 50

AVENTURES DE TROIS CANONNIERS, recueillies par un quatrième, par P. Noël. — Volume in-18 de 340 pages........ 3 »

PÉCHÉS DE GARNISON, par E. T. — Volume in-18 de 304 pages........ 3 »

NOUVEAUX PÉCHÉS, par le même. — Volume in-18 de 350 pages........ 3 50

L'ÉCUYER MAGNÉTISEUR, par le même. — Volume in-18 de 352 pages... 3 »

CONTES D'AMOUR ET DE BIVOUAC, par Ch. de Bys, illustrés par de nombreuses gravures hors texte. — Volume in-18 de 276 pages........ 3 50

LE LIEUTENANT MAUCLERC, par Pierre Lehautcourt. — Volume in-18 de 220 pages........ 3 »

Nouvelles. — LE CURÉ COLONEL (historique); DIEU ME JUGE; L'INVENTEUR DE LA POUDRE (Mario Montfalcone), par Paul FÉVAL fils. — Volume in-18 de 144 pages........ 2 »

OURIDA, par le cheik Si Habil Klarin M'Ta El Chott. — Volume in-18 de 316 pages........ 3 50

LE MOULIN DE LAUTERBOURG, par Albert Monniot. —Vol. in-18 de 244 p. 3 »

FRATERNITÉ, par L. des Bouffioles. — Roman philosophique, social et militaire, couronné par la Société d'encouragement au bien. — Volume in-18 de 176 pages........ 2 50

LA RUSSIE ET L'INVASION DE L'INDE

chissables. Au nord, les hautes cimes, les énormes glaciers de l'Himalaya, du Karakoroum ou du Kouen-loun lui font une barrière efficace; à l'est, les terres noyées, les grandes forêts situées au nord du golfe de Bengale ne la protègent guère moins. En outre il n'y a pas là de race conquérante, obéissant à d'impérieux besoins d'expansion ou même à l'instinct du pillage. Le danger, pour l'Inde, est donc venu toujours de l'ouest.

Toutefois, la situation de cette grande péninsule s'est profondément modifiée depuis la fin du dernier siècle. Les Anglais en sont devenus les maîtres incontestés et leur domination s'étend beaucoup au delà des limites de cette vaste région. Le Beloutchistan n'est plus qu'une province britannique; la Perse, tout à fait dégénérée, a peine à maintenir son indépendance entre la Russie, qui la menace par la Caspienne, et l'Angleterre, qui tient le golfe Persique; l'émir de Caboul est pensionné par la Grande-Bretagne. Plus au nord, le maharadjah du Cashmir est l'humble vassal du vice-roi de l'Inde. Chaque jour l'influence de celui-ci fait des progrès dans les petits Etats qui confinent au Pamir, au Turkestan russe ou chinois.

Ainsi, la situation n'est plus celle d'il y a un siècle : ce n'est plus l'Afghanistan ou la Perse, ni même les hordes errantes du Turkestan qui peuvent menacer l'Inde d'une invasion. C'est une puissance européenne dont les forces s'accroissent constamment, et dont le domaine asiatique dépasse déjà en étendue celui de la Grande-Bretagne. Celle-ci voit dans le puissant empire du nord le seul rival qui puisse menacer un jour la plus belle et la plus importante de ses colonies. Aussi, depuis quelques années surtout, suit-elle avec une attention inquiète les progrès incessants des Russes dans l'Asie centrale.

Il peut donc y avoir quelque intérêt à examiner rapidement les conditions dans lesquelles pourrait se produire une invasion de l'Inde par la Russie, et les forces dont dispose-

rait l'Angleterre pour s'y opposer. C'est ce qui fait l'objet des lignes suivantes.

I

Les plans d'invasion de l'Inde par une armée russe ne datent pas d'aujourd'hui. Dès la fin du siècle dernier, la grande Catherine examinait un projet de ce genre, dû à un Français, M. de Saint-Génie (1). Conçu avec plus de hardiesse que de prévoyance, il consistait à marcher par Orembourg sur Boukhara et Caboul. Il est à peine nécessaire d'ajouter que la traversée, par une armée, des steppes du Kizil-Koum aurait alors été un problème insoluble.

Quelques années après, il était question entre Paul Ier et le Premier Consul d'un projet analogue, mais conçu d'après des données plus pratiques : 35,000 Français devaient descendre le Danube jusqu'à la mer Noire ; de l'autre côté de celle-ci, ils auraient rallié une armée russe un peu plus considérable. Puis le tout, traversant la Caspienne, se serait porté sur Hérat et Kandahar, en traversant la province persane du Khorassan. Les troupes alliées auraient ainsi évité les steppes aralo-caspiennes en remontant la vallée de l'Atreck.

On sait comment la mort de Paul Ier changea l'orientation de la politique russe ; mais Napoléon ne renonça pas à ses projets d'attaque combinée contre l'Inde.

Il existe une dépêche de Talleyrand à l'Empereur, écrite pendant la campagne de 1805 et dans laquelle le célèbre diplomate lui conseille de pousser de tout son pouvoir la Russie vers l'Asie, afin de hâter un choc inévitable entre cette puissance et la Grande-Bretagne. Il fut encore question de ces vastes conceptions à Tilsitt. En fait, elles ne furent

---

(1) Plusieurs de ces faits sont empruntés à un travail paru dans la *Revue militaire de l'Etranger*, 1er semestre 1891, livraison de mai.

jamais complètement abandonnées avant la désastreuse rupture de 1812.

Pendant la guerre de Crimée, les projets d'invasion de l'Inde furent repris par les Russes ; le général Khroulef soumit au tzar Nicolas un plan qui rappelait celui discuté en 1800, entre le Premier Consul et Paul I[er] ; il s'agissait encore de traverser la Caspienne et de marcher sur Hérat par Astrabad et Méched, c'est-à-dire par le Khorassan.

En 1876, au moment où la guerre menaçait d'éclater dans les Balkans, le général Skobelef soumit au gouverneur général du Turkestan un plan détaillé d'opérations contre l'Inde. Son accomplissement devait exiger plusieurs années.

Après avoir amusé l'émir de Caboul par des négociations, les Russes occuperaient rapidement sa capitale ; cette base conquise, ils entreraient en relation avec tous les mécontents de l'Inde et les organiseraient en vue de leur donner une direction d'ensemble. Enfin, ce travail occulte suffisamment avancé, on jetterait sur les plaines hindoues des masses de cavaliers irréguliers, suivis de forces plus sérieuses ; c'eût été renouveler les grandes incursions de Timour et de Baber (1).

Après le traité de San-Stefano, en 1878, quand les hostilités furent sur le point d'éclater entre l'Angleterre et la Russie, celle-ci commença des préparatifs en vue d'opérations dirigées du Turkestan contre l'Afghanistan et, par suite, contre l'Inde. Trois colonnes devaient se porter, la première de l'Amou-Daria et de la Caspienne sur Merv et Hérat ; la seconde, du Turkestan proprement dit sur Balkh et Caboul ; enfin la troisième, du Ferghana vers le Cashmir, à travers les solitudes glacées du Pamir. Mais leur effectif total était peu élevé : sans doute il ne s'agissait là que de simples démonstrations, faites pour rappeler à l'Angleterre qu'elle est vulnérable sur le continent asiatique.

Depuis 1878, les situations respectives des Russes et des

(1) Marvin, *Annexation of Merv.*

Anglais se sont sensiblement modifiées dans l'Asie centrale.

La Russie est devenue la maîtresse incontestée du Turkestan ; de la Caspienne au Pamir tous les nomades ont appris à obéir au Tzar blanc. De plus, la construction du Transcaspien met aux mains des Russes une arme offensive et défensive dont l'importance est aujourd'hui pleinement reconnue en Angleterre.

Si, en 1878, les opérations projetées avaient eu lieu, le général Kauffmann aurait dû franchir l'Amou-Daria, l'Hindou-Kouch et les monts Souleïman avant d'atteindre l'Indus ; sa véritable base d'opérations eût été Orembourg, à 1,700 kilomètres environ de Samarcande. Aujourd'hui elle serait à Uzun-Ada, c'est-à-dire à l'origine du chemin de fer sur la Caspienne, un lac russe que la voie ferrée de Bakou à Batoum et l'immense réseau fluvial du Volga mettent en relation avec tout l'empire.

En 1878 le port de Mikailovsk, l'ancien terminus du Trancaspien, était séparé de Hérat par 1,000 à 1,200 kilomètres de déserts presque infranchissables ; quelques oasis semées dans l'intervalle étaient habitées par des tribus guerrières, ennemies acharnées de la Russie. Aujourd'hui, ces nomades sont soumis ; le Trancaspien relie la Caspienne à la rivière de Hérat, à l'Amou-Daria, Uzun-Ada à Bokhara et à Samarcande ; bientôt il ira de Krasnovodsk à Tashkend. Les avant-postes russes ne sont plus qu'à 88 kilomètres de Hérat ; au contraire, ceux des Anglais n'ont pas encore dépassé Tchaman, à 120 kilomètres au sud-est de Kandahar et à plus de 600 kilomètres de Hérat.

Aussi l'opinion dominante s'est-elle grandement modifiée en Angleterre. Tout récemment encore, on s'y accordait à regarder une invasion de l'Inde par les Russes comme absolument irréalisable.

En 1875, par exemple, le général sir Rawlinson, actuellement membre du conseil de l'Inde, traitait les craintes de ce genre comme des contes à dormir debout, bons au

plus pour les badauds de Londres ou de Calcutta. Aujourd'hui les avis sont tout autres. L'éventualité d'une lutte sur l'Indus pour la possession de l'Inde est de celles dont on se préoccupe ouvertement.

L'Angleterre se voit en présence d'un fait indéniable : la création au nord de l'Hindou-Kouch d'une Asie russe, chaque jour plus forte, et qui, avec le temps, deviendra une formidable base d'opérations contre l'Inde. Dès maintenant, avec les ressources actuelles de la Transcaspienne et du Turkestan, avec celles qu'ils tireraient du sol national, les Russes pourraient opérer dans l'Asie centrale une diversion que les Anglais ne sauraient négliger.

Aux yeux d'écrivains autorisés, — M. Curzon, l'auteur de *Russia in Central Asia,* par exemple,— si la question d'Orient devait un jour se rouvrir, elle serait plus facilement résolue en Afghanistan qu'en Roumélie. L'apparition des Russes vers l'Indus exercerait sur l'Angleterre une pression beaucoup plus forte que leur entrée dans Constantinople.

II

Dans le cas où les Russes entreprendraient des opérations militaires contre l'Inde, de quelles lignes d'invasion feraient-ils choix ? Autrement dit, quelles grandes directions suivraient-ils de préférence à travers l'Afghanistan et les pays voisins, pour aboutir à l'Indus ?

On peut admettre, avec le colonel V. Baker, qu'ils auraient à leur disposition cinq routes principales : celles de Samarcande et de Boukhara à Balkh, toutes deux se prolongeant sur Caboul par le col de Bamian ; puis celles de Merv, de Sarakhs et de Méched à Hérat, ces trois dernières se prolongent jusqu'à Candahar.

A ces cinq voies d'invasion, qui se groupent en deux faisceaux, l'un aboutissant à Caboul et l'autre à Hérat et à Can-

dahar, on peut en ajouter une sixième, celle qui part du Ferghana et traverse ce mystérieux « toit du monde » le Pamir, pour aboutir au Cashmir par la vallée de Gilgit. Mais la route qui précède traverse de hauts plateaux dont l'altitude moyenne atteint 4,000 mètres environ; les vivres et le fourrage y sont rares; en dehors de trois mois d'été, les tempêtes de neige la rendent impraticable; elle ne pourrait donner passage qu'à de faibles colonnes chargées d'opérer une diversion sur le flanc droit de la ligne de l'Indus. Les Anglais ont pourtant envisagé cette éventualité, si improbable qu'elle fût, car on signale de leur part, depuis quelques années, un redoublement d'activité dans le Cashmir; leur action politique s'y est élargie: sous leur influence, le maharadjah a notablement accru la garnison de Gilgit (1), la clé des communications entre le Pamir et le haut Indus; en ce moment même, malgré les très grandes difficultés d'un sol hérissé de hautes montagnes, on travaille activement à une route militaire qui reliera ce poste avancé au nord du Pundjab.

Déjà même, il est question de construire un chemin de fer reliant Rawul-Pindi, l'un des points d'appui des Anglais sur la grande ligne de Lahore-Peshawer, à Srinagar, la capitale du Cashmir, et le *Times* ne fait pas mystère de l'importance stratégique de cette nouvelle voie.

Quoi qu'il en soit, dans une guerre entre l'Angleterre et la Russie, les routes débouchant du Turkestan et de la Transcaspienne sur Caboul d'une part, sur Hérat de l'autre, auraient un rôle beaucoup plus important.

De l'Amou-Daria à Caboul, par la « porte » historique de Bamian, il existe des chemins fréquemment utilisés par les caravanes; de grandes armées les ont même suivis à plu-

(1) Tout dernièrement (septembre 1891) le *Times* signalait l'envoi de plusieurs officiers anglais à Gilgit. C'est une réponse à l'exploration du Pamir qu'une expédition militaire russe a faite cet été.

sieurs reprises. Sans doute, l'Hindou-Kouch, entre Bamian et Caboul, constituerait une barrière difficile à franchir; il faudrait opérer dans la belle saison et se résigner à voir ses communications à peu près coupées pendant quatre ou cinq mois d'hiver; mais, une fois Caboul atteint, on serait à la tête d'une bonne route descendant vers l'Indus par Peshawer; les distances à parcourir seraient relativement faibles.

Toutefois, si l'on en croit sir Rawlinson, la véritable voie d'invasion conduisant du Turkestan russe dans l'Inde est celle qui passe par Hérat et Candahar. D'autres écrivains connus pour leurs travaux sur l'Asie centrale, M. Marvin dans son *Annexation of Merv*, sir Andrew dans *Our scientific Frontier*, plusieurs officiers généraux parmi lesquels le commandant en chef actuel de l'armée de l'Inde, sir Frédéric Roberts, partagent cette opinion. Pour atteindre Hérat, les Russes auraient à faire choix entre plusieurs itinéraires : le premier partant de Merv pour remonter le Mourgh-ab, le second suivant la rivière de Hérat par Sarakhs, le troisième traversant une partie de la province persane du Khorassan par Méched. Les deux derniers surtout ne présenteraient que des difficultés relativement très faibles; de Sarakhs ou de Méched à Hérat, il n'y aurait ni montagnes de quelque élévation, ni cours d'eau d'une certaine importance à franchir. De plus, Méched, centre de pèlerinages très fréquenté, est déjà relié à la frontière russe par une bonne route. Quant à la neutralité de la Perse, sans doute elle n'arrêterait pas longtemps les Russes, en cas de guerre avec l'Angleterre. Les ressources du pays sont relativement abondantes. Enfin, les trois routes qui précèdent auraient pour origine commune le Transcaspien, c'est-à-dire la Caspienne d'une part, l'Amou-Daria et Samarcande de l'autre. Le ravitaillement des troupes russes s'opérerait donc dans des conditions aussi favorables que possible.

Ainsi, les facilités offertes aux Russes pour une invasion de l'Afghanistan ne sont nulle part aussi grandes que dans

l'espace de 500 kilomètres environ compris entre l'Amou-Daria et la rivière de Hérat. C'est la partie de la frontière que franchirait sans doute la masse principale des troupes destinées à opérer contre l'Inde.

III

Au cas où les Russes entreprendraient des opérations militaires contre l'Inde, quelles forces pourraient-ils mettre en ligne? Disons d'abord que l'effectif de leur armée serait limité par la possibilité de la ravitailler dans des régions faiblement peuplées, où les cultures sont souvent très clairsemées. De plus, pour répondre d'une manière positive à cette question, il serait nécessaire d'établir tout un ensemble de calculs, basés sur la connaissance parfaite du pays, de ses voies de communication, de ses ressources en animaux de transport, en vivres, en fourrage et en eau. Mais, à défaut de données précises qu'il est difficile de réunir, on peut tout au moins comparer les nombres approximatifs donnés par des écrivains autorisés.

Dans un article publié à la fin de 1890, *Russland und Anglo-Indien*, une revue allemande, l'officieux *Militär Wochenblatt* (1), admet qu'en trois mois les Russes pourraient mettre plus de 100,000 hommes en campagne contre Hérat; en outre, 40,000 hommes venus de la Transcaspienne, du Turkestan et de la Sibérie occidentale seraient disponibles sur l'Amou-Daria, pour marcher vers Hérat ou Caboul. Enfin d'autres troupes venant du Caucase ou de la Russie d'Europe garderaient les communications de ces deux masses principales.

---

(1) Cet article a eu les honneurs d'une traduction dans la plus importante des revues militaires anglaises, l'*United Service Magazine*, qui lui a consacré ensuite une réfutation détaillée, mais peu concluante.

Un écrivain anglais, que nous avons déjà cité, M. Curzon, l'auteur de ***Russia in Central Asia*** et des Lettres sur la Perse publiées en 1889 et en 1890 par le *Times*, arrive de son côté à des conclusions à peu près identiques. Il admet que les Russes pourraient concentrer 50,000 hommes environ, en quatre semaines seulement, sur la frontière russo-afghane de la Transcaspienne.

Indépendamment de cette armée, constituée par les garnisons du Caucase et de la Russie méridionale, les troupes du Turkestan et du district d'Omsk, celles qui viendraient de Russie par la route postale d'Orembourg ou par l'Amou-Daria et la mer d'Aral, fourniraient les éléments d'une autre armée, d'effectif à peu près égal; celle-ci opérerait, soit sur Caboul, indépendamment de la première, soit sur Hérat en combinaison avec elle. Mais sa concentration exigerait un temps sensiblement supérieur à quatre semaines.

M. Curzon suppose donc que les troupes russes pénétrant en Afghanistan atteindraient, trois mois après le début des hostilités, une force totale de 100,000 hommes environ.

D'autres suivraient à bref délai, amenés par le Volga dans la Caspienne, et de là sur la rivière de Hérat ou le Mourghab par le Transcaspien.

Comme on l'a dit plus haut, la Russie est maîtresse absolue de cette mer intérieure; la Perse a même dû renoncer à y faire flotter des bâtiments de guerre. De Moscou ou de Saint-Pétersbourg à la rivière de Hérat, les convois de troupes, de munitions et de vivres auraient à traverser uniquement le territoire ou les eaux nationales; l'ennemi ne pourrait rien tenter pour ralentir leur marche. Celle-ci s'accomplirait dans des conditions de sécurité aussi complètes que possible.

On vient de voir quelles sont les forces approximatives dont les Russes pourraient disposer pour l'invasion de l'Inde. Il reste à étudier l'effectif que les Anglais engageraient contre eux.

A l'heure actuelle, l'armée anglo-indienne est forte d'environ 74,000 hommes de troupes britanniques et de 145,000 indigènes. C'est un total de 220,000 hommes, dont un tiers sont Anglais. Mais, cette masse, qui n'est en aucune façon négligeable, ne serait pas tout entière disponible en cas de guerre contre la Russie. Il faudrait assurer la garde de l'immense territoire soumis à l'Angleterre, de la haute Birmanie au Cashmir et du Sikkim à Ceylan ; il faudrait aussi surveiller les princes vassaux de la couronne et dont quelques-uns, le Nizam de Hyderabad par exemple, n'inspirent aux Anglais qu'une confiance relative. On évalue généralement à 100,000 hommes au moins l'effectif qui serait ainsi retenu à l'intérieur de l'Inde. Il resterait 120,000 hommes, au plus, pour fournir les garnisons des camps retranchés de Quetta et de Peshawer, et pour constituer les troupes actives proprement dites. C'est ce qu'admet l'écrivain anonyme du *Militär Wochenblatt*, dans l'article que nous avons déjà cité : il suppose que la garde de Quetta et de Peshawer absorberait 20,000 hommes ; les troupes anglo-indiennes destinées à tenir la campagne atteindraient donc 100,000 hommes environ, c'est-à-dire un effectif à peu près égal à celui que les Russes feraient intervenir contre elle.

Dans ce qui précède, il n'a pas été tenu compte de divers éléments qui figurent, au moins sur le papier, parmi les forces anglaises de l'Inde : les réservistes indigènes, les volontaires anglo-eurasiens, les troupes auxiliaires des princes feudataires. Il suffira de dire que la valeur de ces divers contingents est très discutable ; les 10,000 réservistes indigènes sont recrutés parmi les cipayes pensionnés ou ayant quitté le service avant leur retraite ; ils ne sont astreints à aucune période d'exercice et n'ont jamais été rappelés jusqu'ici. Quant aux volontaires anglo-eurasiens, qui sont fort peu nombreux, 19,000 environ, ils ont, tout au plus, les aptitudes militaires de leurs congénères de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire que les cadres, l'instruction et la discipline leur

font défaut, sans parler du reste. Peut-être pourraient-ils rendre quelques services dans la défense d'une position ; au cours d'opérations actives, ils seraient assurément des non-valeurs. Enfin, les contingents des princes feudataires (27,000 hommes en 1889) sont l'objet d'une réorganisation qui n'est pas encore terminée ; jamais ils n'ont été mis à l'essai et il serait imprudent de compter sur leur coopération active, surtout contre des troupes européennes.

Mais il faut faire entrer en ligne un élément plus sérieux, les renforts que la Grande-Bretagne pourrait envoyer dans l'Inde. L'effectif actuel de l'armée anglaise, les troupes de l'Inde non comprises, atteint environ 138,000 hommes d'armée active avec 90,000 réservistes de toutes catégories. En tenant compte des garnisons indispensables qu'il faudrait laisser en Irlande, à Gibraltar, à Malte, en Egypte et dans certaines colonies, le *Militär Wochenblatt* arrive à conclure que l'effectif disponible se réduirait à 73,000 hommes ; encore comporterait-il de nombreuses non-valeurs. A ce propos, l'écrivain allemand rappelle l'exemple de la campagne d'Egypte en 1882. Le ministère anglais avait l'intention de former un corps expéditionnaire de 32,000 hommes ; même après avoir appelé 10,000 réservistes, même après avoir prélevé 2,000 hommes sur les garnisons, déjà très faibles, de la Méditerranée, et 4,500 sur les troupes de l'Inde, on ne parvint à constituer qu'un petit corps d'armée de 25,000 hommes.

Quoi qu'il en soit, les renforts partis de la Grande-Bretagne ne commenceraient à déboucher sur l'Indus qu'au bout d'un mois, c'est-à-dire quatorze jours, au moins, après l'arrivée sur la frontière afghane d'un bataillon russe qui aurait quitté Moscou à la même date.

De plus, les communications de l'armée anglo-indienne avec l'Angleterre seraient beaucoup moins sûres que celles des troupes russes avec la mère patrie. Sur l'immense trajet qui sépare Plymouth de Karratchi ou de Bombay, des

croiseurs ou des corsaires russes pourraient aisément gêner le transport des troupes. Le canal de Suez n'est-il pas susceptible d'être coupé ? la navigation ne peut-elle pas y être arrêtée par un accident, prémédité ou non ? C'est du moins ce que déclarait tout récemment encore le capitaine de vaisseau James Bruce dans une revue militaire anglaise (1), et l'amiral sir G. Elliot allait jusqu'à conclure qu'en cas de guerre maritime le parti le plus sage serait la destruction du canal et l'abandon de la route de Suez pour celle du Cap.

Dans un *leading* (article de fond, engageant la responsabilité du journal), le *Times* du 15 septembre 1891 arrive aux mêmes conclusions : « ... Notre vraie route de l'Inde est celle du Cap. Le Cap, et non Malte, doit être le véritable dépôt des renforts destinés à l'Inde. Dans le cas d'une guerre européenne, nous aurions certainement à faire usage de cette voie, et il est d'une politique douteuse de baser tous nos arrangements préliminaires sur une hypothèse qui devrait être abandonnée en cas de crise. *Dans une grande guerre, il serait de notre intérêt de fermer le canal et de faire passer par la haute mer la route de l'Inde.* »

De ce qui précède il résulte que les Anglais et les Russes pourraient, en trois mois, mettre en ligne des effectifs sensiblement égaux, les uns de Hérat à Balkh, les autres de Candahar à Caboul. Mais les troupes anglaises n'auraient derrière elles, pour les alimenter, afin de combler les vides incessants produits par le feu et les maladies, qu'une petite armée active de 140,000 hommes, portée à 230,000 environ par l'appel des réservistes de toutes les catégories. A cette armée si peu nombreuse, encore réduite par la présence d'une foule de non-valeurs, incomberait la tâche écrasante de garder la Grande-Bretagne, les points fortifiés qu'elle a semés sur toutes les mers et un empire colonial dont

(1) *United Service Magazine* de novembre 1890.

l'immensité dépasse celle des colonies espagnoles du temps passé : il y aurait disproportion évidente entre ces deux données du problème.

Au contraire, les troupes russes opérant en Afghanistan pourraient puiser, presque indéfiniment, dans une armée active qui compte près d'un million d'hommes dès le temps de paix et atteindrait un effectif quatre ou cinq fois plus considérable en cas de guerre. Ce serait une nouvelle condition d'infériorité pour les Anglo-Indiens.

IV

Tels seraient les éléments dont disposeraient les Russes et les Anglais, les uns pour l'attaque, les autres pour la défense de l'Inde. Dans quelle région se produiraient les scènes principales de ce grand conflit ? Les Anglais se borneraient-ils à la défense passive de leur territoire, ou prendraient-ils l'offensive à travers l'Afghanistan ?

Au premier abord, l'Indus semble constituer pour eux la meilleure, la moins aisément franchissable des frontières ; du Cashmir à la mer d'Arabie, ce grand fleuve, sujet à des crues formidables, n'est traversé que par deux ponts permanents ; même en temps de sécheresse, la largeur de son lit et la rapidité du courant y rendraient difficile l'établissement de ponts militaires.

Les Anglais auraient donc certains avantages à se défendre le long de la ligne de l'Indus, si des considérations politiques ne devaient surtout peser sur leur détermination. Tel est pourtant le cas. Si les Russes, maîtres de l'Afghanistan, atteignaient les frontières mêmes de l'Inde, le prestige britannique en subirait une atteinte difficilement réparable ; cette incomparable force morale, qui permet seule à 70,000 Européens de tenir en respect 200 millions d'Asiatiques, n'étoufferait plus les germes de mécontentement ré-

pandus à l'état latent dans l'immense étendue de l'Inde; ils se multiplieraient d'une façon effrayante; la tâche de maintenir l'ordre deviendrait impraticable.

D'ailleurs, un grand fleuve peut-il arrêter une invasion? L'histoire de nos guerres prouve le contraire; combien de fois avons-nous franchi le Rhin, le Danube ou le Pô en présence de l'ennemi? Napoléon écrivait dans une de ses dépêches au prince Eugène : « Il faut mettre en principe que l'ennemi passera l'Elbe où et comme il voudra. Jamais une rivière n'a été considérée comme un obstacle qui retardât de plus de quelques jours, et le passage n'en peut être défendu qu'en plaçant des troupes en force dans des têtes de pont sur l'autre rive, prêtes à reprendre l'offensive aussitôt que l'ennemi commencerait son passage. Mais, voulant se borner à la défensive, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de disposer ses troupes de manière à pouvoir les réunir en masse et tomber sur l'ennemi avant que le passage ne soit achevé... Rien n'est plus dangereux que d'essayer de défendre sérieusement une rivière en bordant la rive opposée; car, une fois que l'ennemi a surpris le passage, et il le surprend toujours, il trouve l'armée sur un ordre défensif très étendu et l'empêche de se rallier. »

Aussi (et la plupart des écrivains anglais sont d'accord sur ce point), l'armée anglo-indienne aurait avantage à porter la lutte à l'ouest de l'Indus, et même au delà des monts Souleiman. La construction du camp retranché de Quetta, celle du chemin de fer qui relie cette ville au réseau indien et qui se prolongera un jour jusqu'à Candahar, les expéditions récentes dans la vallée du Zhob, beaucoup d'autres mesures sur lesquelles il serait trop long d'insister prouvent que telle est l'intention du gouvernement de l'Inde, si les hostilités venaient à éclater avec la Russie. De leur ensemble, des indiscrétions de la presse anglaise, il est permis de conclure qu'au premier bruit de guerre, les troupes anglo-indiennes occuperaient Caboul et Candahar.

Ce serait chose facile, grâce à la bonne route qui relie actuellement Peshawer à Caboul par le Khyber, et au chemin de fer dont nous venons de parler. De Tchaman, où cette ligne s'arrête actuellement, à Candahar, son futur terminus, il n'y a que 120 kilomètres environ. De plus, les Anglais songent à doubler par une voie ferrée la route de Peschawer à Caboul.

Entre la capitale de l'Afghanistan et Candahar, ils occuperaient nécessairement une autre ville, qui a joué un rôle dans toutes les campagnes afghanes : Ghazni. Déjà reliés par une assez bonne route, ces trois points détermineraient leur ligne de défense entre l'Helmend et l'Hindou-Kouch. Ils pourraient porter la plus grande partie de leurs forces, soit vers Candahar, si les Russes s'avançaient par Hérat, soit vers Caboul, s'ils prenaient la direction du col de Bamian.

Lorsque le réseau ferré de l'Inde sera en relations directes avec Caboul et Candahar, la situation des Anglais deviendra beaucoup plus forte en Afghanistan ; le ravitaillement de leurs troupes, l'évacuation des blessés et des malades, l'envoi de renforts, toutes les opérations compliquées qui s'opèrent sur les derrières d'une armée, pourront s'exécuter dans des conditions sensiblement moins difficiles. Jusqu'ici, dans la méfiance instinctive qu'il nourrit contre l'Angleterre, l'émir d'Afghanistan s'est toujours refusé à autoriser, non seulement la construction de voies ferrées, mais celle de lignes télégraphiques à travers son territoire. Ses dispositions changeront-elles avant que de graves événements ne lui aient ouvert les yeux? Il est permis d'en douter.

Les lignes qu'on vient de lire comportent des conclusions ; les voici :

L'invasion de l'Inde par les Russes serait une entreprise difficile à réaliser, mais qu'il faudrait se garder de considérer comme impossible.

Si elle doit être tentée un jour, ce sera sans doute par la route de Hérat à Candahar comme principale ligne d'opération; les chemins aboutissant à Caboul, et surtout les sentiers de Pamir, ne pourront servir qu'à des diversions.

Enfin, le cas échéant, les Anglais auraient avantage à se défendre sur la ligne de Candahar-Ghazni-Caboul, plutôt que sur celle de Quetta-Peshawer, qu'ils occupent actuellement.

Quant à la suite et à l'issue finale de la campagne ainsi entreprise, elles ne sauraient être indiquées, même d'une manière approchée.

Quoi qu'il en puisse être, parmi les événements que nous tient en réserve l'avenir, peu auraient sur la marche générale de l'humanité une influence aussi grande qu'une lutte entre la Grande-Bretagne et la Russie sur les frontières de l'Inde.

Paris et Limoges. — Imp. militaire Henri Charles-Lavauzelle

